

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]



Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 2 St. Hyacinthe,—Province de Québec,—Mercredi, 5 Avril 1871.

No 28

Nous omettons aujourd'hui le bulletin commercial pour donner place à la fin de la charmante étude sur l'histoire naturelle, qu'un ami de notre feuille nous communique. Cette étude est due à la plume de E Parent ecr. et a été publiée dans le 5me. volume du Répertoire Nationale, il y a au delà de vingt ans.

Nous remercions beaucoup notre estimable correspondant de St. Augustin de Portneuf de l'intérêt qu'il porte à notre journal. Ses communications seront toujours reçues avec grande satisfaction, et nous serons toujours heureux de recevoir ses suggestions et de nous y conformer.

Depuis quelque temps, la publication du "Journal d'Agriculture" n'a pu être régulière, à raison de circonstances particulières, et tout-à-fait en dehors de notre contrôle. Nous prions nos abonnés de ne pas en être formalisés. Maintenant que ces causes d'irrégularité sont disparues, le journal sera préparé avec tout le soin que le public est en droit d'exiger.

Nous avons reçu le No. d'avril de "l'Américan Stock Journal" publié par MM. Boyer & Cie., Parkesburg, Chester County, P. A. Nous considérons cette publication comme une des plus avantageuses dans son genre qui soient publiées aux Etats-Unis, et nous la recommandons fortement aux éleveurs. La souscription n'est que d'une piastre. La valeur de chacun des articles publiés dans cette feuille est telle que l'abonné retire pour plus que son argent de la lecture qu'il en fait. Souvent, en suivant les conseils qui y sont donnés, il sauvera un animal et même tout son troupeau.

DES PATURAGES.

Voici le printemps ; chacun songe à laisser sortir ses animaux, afin de n'être plus obligé de les soigner. Nous ferons à ce sujet quelques remarques.

Généralement, on se presse trop d'envoyer les animaux dans les pâturages. Bien souvent la terre est encore humide, molle, et facile à briser. Il en résulte que les animaux contractent quelquefois des maladies, que le sol est détérioré, l'herbe détruite, et l'on souffre à la fin des dommages incalculables, sans compter qu'on n'a tout l'été que de mauvais pâturages, où les animaux dépérissent.

L'herbe des parcs quand on y met les animaux, devrait être assez longue pour qu'ils ne soient pas obligés de parcourir toute la pièce pour manger à leur faim.

Les pâturages secs sont ceux qu'on doit donner les premiers aux animaux, parce que le sol étant plus dur, ils font moins de dégâts avec leurs pieds.

Un cultivateur gagne considérablement à diviser son parc en deux ou trois enclos. Car, pendant que les animaux mangent l'herbe du premier, les autres s'éprennent fortement. Et lorsqu'il est rasé, on peut alors le laisser se reposer ; l'herbe allonge, pendant que le bétail jouit d'une excellente nourriture dans les autres. Et l'on alterne ainsi tout l'été ; de sorte que les animaux ont toujours de riches pâturages.

On fait bien aussi de mettre plusieurs espèces d'animaux dans le même parc ; car, ce qu'un animal d'une espèce laisse de côté, un sujet d'une autre espèce le mange.

Les petits enclos sont recommandés pour les bêtes à cornes et les chevaux ; mais les moutons se trouvent mieux dans de grands enclos.

Quand on destine quelques animaux à la boucherie, on les envoie les premiers dans les pâturages, afin qu'ils puissent s'accaparer la nourriture la plus riche.

AMELIORATION DU SOL.

Il existe deux moyens principaux d'améliorer le sol : l'un consiste à corriger les défauts naturels du sol, en rétablissant l'équilibre entre les divers mélanges de terres qui le composent, c'est ce qu'on fait à l'aide des amendements ; l'autre a pour but de donner au sol la fertilité dont il a besoin pour produire des récoltes et de lui rendre cette fertilité à mesure que les plantes s'en emparent ; c'est ce qui a lieu à l'aide des engrais.

Sous le nom d'amendement, on comprend spécialement toute substance minérale, comme la chaux, la marne, qui tend à modifier la nature du sol.

La marne est une terre composée de sable d'argile et de carbonate de chaux, non pas à l'état de simple mélange mais unis entre eux d'une manière intime, telle que l'homme ne peut imiter artificiellement cette combinaison naturelle. C'est au carbonate de chaux que sont dus principalement les effets de la marne dans l'amendement des terres. La marne se présente sous des couleurs et des aspects très-différents ; on en trouve des grises, de noires, de bleues, de vertes, de violets, de blancs, etc. ; les unes ont le grain fin, d'autres ressemblent à une pâte grossière ; quelques-uns sont feuilletés ; un grand nombre forment une masse plus ou moins considérable ; il en est de tendres et friables, d'autres sont dures comme la pierre toutes néanmoins, se reconnaissent à ce double caractère, 1o. de se déliter à l'air ou dans l'eau (dans le premier cas, elle tombe en poussière dans le second, elle se réduit en bouillie), et 2o. de faire effervescence avec un acide, c'est-à-dire, de bouillonner, comme le calcaire, quand on verse dessus du vinaigre ou toute autre acide, tel, par exemple, que de l'eau forte.

"La première chose qu'on doit faire, dit M. de Dombasle, quand on suppose qu'une terre est de la marne, est d'en faire sécher un morceau, soit devant le feu, soit sur un poêle, sans cependant lui faire prendre un trop fort degré de chaleur : on en met ensuite dans un verre un petit morceau gros comme une noisette ou un peu plus, et l'on verse dans le verre assez d'eau pour que le morceau y beigne à moitié ou aux trois quarts ; quelques espèces de marnes absorbent très-rapidement l'eau et en peu d'instants tombent en bouillie au fond du verre, d'autres ne produisent cet effet que plus lentement ; mais toutes se délitent ainsi dans l'eau sans qu'on les touche, en sorte que toute substance qui ne produit pas cet effet, n'est pas de la marne. Souvent les marnes en pierre ne se délitent que très-lentement et successivement ; la première fois qu'on les humecte, le morceau se divise seulement en plusieurs parties : si on le laisse ensuite se sécher, et qu'on l'humecte de nouveau, chacune des parties se divise encore, et ainsi successivement, jusqu'à ce que le morceau qui paraissait une pierre, se réduise en poudre fine. De l'argile traitée ainsi absorbe aussi l'eau et s'y détrempe, mais elle ne tombe pas en bouillie, et ne se réduit en pâte qu'en la pétrissant. Il y a cependant quelques argiles très-maigres qui se délitent à peu près comme la marne ; ainsi, l'on ne peut être assuré qu'une terre est de la marne, parce qu'elle présente ce caractère. Pour s'en assurer positivement on verse dans le verre dans lequel se trouve la marne, avec un peu d'eau, quelques gouttes d'eau forte, et on agite l'eau avec une baguette de verre ou de bois, mais non de métal ; la marne produit alors une vive effervescence, c'est-à-dire un bouillonnement qui amène à la surface de l'eau une grande quantité d'écume.

"On peut être assuré que toute terre qui après être délitée dans l'eau, produit cette vive effervescence avec l'acide, est bien de la marne. Certaines substances qui ne sont pas de la marne peuvent présenter l'un ou l'autre de ces deux caractères ; ainsi, les pierres calcaires et les craies font aussi une vive effervescence avec des acides, mais elles ne se délitent pas dans l'eau ni à l'air. Quelques argiles se délitent dans l'eau, mais ne font pas effervescence avec les acides ; la réunion de ces deux caractères ne se rencontre que dans la marne et s'y rencontre toujours.

"On conçoit qu'il n'est question ici que des terres vierges qui se trouvent au-dessous du sol cultivé,

et qui n'ont jamais été remuées et mêlées par la main de l'homme ; car la terre végétale des champs ou des jardins, qui est formée d'un mélange de diverses substances qui y ont été apportées par les procédés de la culture, pourrait souvent présenter ces deux caractères sans être cependant de la marne."

La marne agit à la fois de deux manières sur le sol : 1^o elle bonifie sa nature en donnant de la liaison aux terres légères, ou en divisant les terres fortes ; 2^o elle favorise la décomposition des débris organiques contenus dans le sol, et qui ont besoin de l'action d'un stimulant pour être propre à la nourriture des plantes : c'est de cette dernière manière qu'elle produit d'excellents résultats sur les sols défrichés et sur les terrains tourbeux qui ont été préalablement assainis par le dessèchement.

Les proportions suivant dans lesquelles l'argile, le sable et le carbonate de chaux sont combinés ensemble, varient beaucoup. Quel que fois l'argile et le carbonate calcaire se trouvent en quantités égales d'autres fois, c'est l'un ou l'autre qui l'emporte. Quand l'argile prédomine au point de surpasser les deux tiers la quantité du carbonate de chaux, cette combinaison se nomme *marne argileuse*. Au contraire si c'est le carbonate de chaux qui forme les deux tiers du tout, on l'appelle *marne calcaire* ; cette distinction, dans la composition de la marne, est de la plus haute importance pour l'amendement d'un terrain. En effet, s'agit-il de corriger les défauts d'un sol argileux, il est essentiel de lui appliquer une terre qui ait les propriétés contraires aux siennes ; ici, l'emploi de la marne calcaire sera nécessaire pour ameublir et réchauffer ce sol tenace et froid ; mais il est question d'une terre légère, l'application de la marne argileuse lui donnera de la consistance, tempèrera sa chaleur et lui communiquera les qualités d'un bon sol. En agissant en sens contraire, c'est-à-dire, en employant la marne argileuse là où le sol est déjà trop argileux de sa nature, on augmenterait ses défauts ; et le marnage, dans ce cas, faute d'avoir judicieusement appliqué, causerait un grave préjudice au sol et occasionnerait de grandes pertes au cultivateur.

La quantité de marne qu'il convient d'employer sur une certaine étendue de terrain, ne peut être déterminée d'une manière précise par la théorie ; la dose varie selon la nature du sol, son état de fertilité et suivant la composition de la marne ainsi que la durée pendant laquelle on veut qu'elle agisse. Plus la marne est calcaire, moins la dose doit être

forte ; les terres sablonneuses supportent très bien une dose assez considérable de marne argileuses ; un terrain qui a été marne une fois doit l'être de nouveau après un certain nombre d'années.

La manière la plus avantageuse d'employer la marne, est de la conduire, à l'automne, sur les champs qui ne portent pas de récolte ; on la dépose par petits tas équi-distants. Lorsque les gelées ont suffisamment délitée la marne, on étend les tas à la surface du sol, à l'aide d'une pelle et l'on se sert d'une herse pour répartir également sur tout le champ. Cela fait, on laboure légèrement pour incorporer la marne avec le sol. L'effet de la marne ne se laisse souvent apercevoir qu'à la seconde année de l'opération ; il est rare qu'on ne soit pas frappé de ses résultats à la troisième année.

L'une des choses les plus importantes dans l'opération du marnage, est de donner au sol les engrais dont il a besoin ; la marne, loin de dispenser de cette obligation, la rend plus impérieuse. Elle contribue il est vrai à bonifier la terre en modifiant sa composition, et à lui faire produire, à l'aide de fumier, de plus abondantes récoltes ; mais, par elle même, elle ne fournit rien pour la nourriture des plantes ; il suit de là, que le terrain marné qui n'a pas reçu d'engrais, se trouve complètement épuisé, après avoir donné quelques récoltes de grains ; la marne, dans ce cas, achève de le ruiner. Il faut donc, en même temps que l'on marné, avoir soin de fumer, et cela d'autant plus rigoureusement, que le sol est plus pauvre : la marne, alors, produira d'excellents résultats, et l'on n'aura plus qu'à entretenir la fertilité du sol au moyen des engrais.

—(Extraits.)

— Nous éprouvons beaucoup de reconnaissance pour les personnes qui s'intéressent au succès de notre feuille. Nous prions les membres du Club Agricole de St. Antoine, entr'autres, de recevoir nos remerciements, et pour leurs communications et pour l'estime qu'ils accordent au *Journal*. Et nous leur ferons remarquer, à propos des reproches qu'ils adressent au Conseil Agricole, à raison de l'antipathie manifeste que ce Conseil nourrit pour notre œuvre, que, n'ayant entrepris la publication de cette feuille, qu'alin de rendre le plus de services possibles, sans aucun espoir de gain, nous sommes entièrement au-dessus des malaises que pourrait nous causer si peu d'encouragement là où de l'avis de tout le monde nous devrions en recevoir davantage.

Si nous nous sommes adressés au Conseil Agricole pour en obtenir quelques faveurs, ça n'a jamais été pour en soutirer les fonds, sans compensation et par manière de spéculation : les procès-verbaux même du Conseil font voir que nous avons offert plus que nous ne demandions. Nous dirons toutefois que si l'on nous avait accordé notre demande, cela nous aurait aidé à faire à notre Journal les améliorations que nous médions. Mais nous nous hâterons d'ajouter également que ce refus ne nous a pas jeté dans le découragement : ces améliorations, nous les ferons tout de même, et bientôt encore, nous espérons.

Nous n'avons jamais compté sur le patronage du Conseil Agricole ; mais bien sur celui du public ; et comme ce dernier ne nous fait point défaut, à mesure que le temps avancera nous deviendrons de plus en plus capables d'atteindre notre seul et unique but : être utile à nos concitoyens, et au Conseil Agricole lui-même.

Le Conseil a une mission importante à remplir, de grands intérêts à faire prévaloir, et dans l'accomplissement de cette œuvre, il lui faut des auxiliaires dévoués. Quant à nous, nous serons toujours bien aises de l'aider à faire prévaloir les mesures qu'il jugera à propos d'adopter pour faire progresser l'agriculture.

L'Etude de l'Histoire Naturelle.

[Suite.]

Depuis l'invention du microscope, lunette qui grossit étonnamment les petits objets, on a découvert dans chaque goutte d'eau où l'on a fait infuser des parties animales ou végétales telles que du poivre, tout un monde de petits animalcules invisibles à l'œil nu et inconnus aux anciens. Un observateur célèbre en a compté jusqu'à deux mille dans une seule goutte de pluie, où ils nagent comme dans une vaste mer. Il estime que mille millions n'en sont pas aussi gros qu'un grain de sable ordinaire ; cependant chacun a sa forme spéciale. Il y en a de sphériques, de plats, de longs ; il y en a qui changent de forme à chaque instant ; il y en a qui s'ouvrent en entonnoir pour saisir leur proie, car ils mangent et digèrent. Il y en a de si voraces, qu'ils se mangent les uns les autres. (" La plupart de ces animalcules sont la cause de toutes ces maladies qui ravagent les humains. ")

Coups en deux, chaque morceau

devient un animal complet ; mis à sec, ils se contractent et expirent ; humectés, ils ressuscitent après des années entières et jusqu'à vingt fois. Humilions-nous, confondons-nous en voyant Dieu si admirable dans des choses si communes.

Mais tandis que nous nous perdons dans une goutte d'eau à considérer des êtres infiniment petits, voici l'énorme baleine qui s'avance du Nord, dormant sur le vaste Océan comme une île flottante, de vingt, de trente, de soixante-cinq mètres de long, sur laquelle on aperçoit des coquillages et quelquefois même des plantes. Le marinier est sur le point d'y débarquer, lorsqu'elle se réveille ; d'un coup de sa queue elle fait chavirer, ou peut s'en faire, le navire.

Elle plonge dans les abîmes avec son petit, gros comme un bœuf, qu'elle embrasse avec ses nageoires et qu'elle allaite de ses deux mamelles. Quoique peut-être l'animal le plus énorme qui existe, elle a peur ; dans sa famille même elle trouve des ennemis redoutables contre lesquels elle n'a de défense que sa terrible queue. L'espadon, beaucoup moins gros qu'elle, mais armé à la tête d'une longue épée dentelée de chaque côté, la poursuit avec acharnement. Elle tâche de le frapper de sa queue et de l'écraser ainsi d'un seul coup. Mais l'espadon souvent lui échappe, bondit en l'air, retombe sur elle, et s'efforce non de la percer, mais de la scier avec son épée à dents. La baleine rougit la mer de son sang, qui jaillit à gros bouillons de ses blessures ; elle entre en fureur, elle frappe sur l'eau des coups si épouvantables que le navigateur en frémit au loin. Un ennemi encore plus à craindre pour elle, c'est l'homme. Il viendra un jour jusqu'au milieu des glaces du Nord lui faire reconnaître son empire. Si elle pouvait toujours demeurer au fond des eaux, elle aurait encore moyen de lui échapper. Mais non ; elle ne jouit pas du privilège des autres poissons, il faut qu'elle vienne de temps en temps à la surface pour respirer l'air. L'homme en profitera pour lui lancer, de dessus un frêle esquif, un harpon acéré qui entre dans sa chair et en fait jaillir des flots de sang. Elle aura beau

bouleverser la mer par les battements de sa queue, le fer reste fixé dans la large plaie. Elle aura beau s'enfoncer dans l'abîme, le fer la suit dans l'abîme, et avec le fer un long câble dont le bout est dans l'esquif. Et puis, il faut bien qu'une demi-heure après elle revienne sur l'eau pour reprendre haleine. Le hardi pêcheur en profite pour l'achever à coups de dards Morte, ou la suspend avec des chaînes au côté du gros navire. Des charpentiers, les pieds armés de crampons de fer, montent sur son dos, en dépècent le lard à coup de hache. Sa graisse, son huile enrichira des provinces ; le commerce la transportera de royaume en royaume ; les arts l'emploieront à beau coup d'usages différents. Les lames osseuses ou fanons qui garnissent sa queue, et avec lesquels elle écrase les insectes et les petits poissons dont elle se nourrit, serviront, entre autres choses, à former la charpente des parasols et des parapluies. Son énorme squelette amusera peut-être les enfants de quelque grande cité, tandis que les peuples du Groënland en feront la carcasse de leurs barques, qu'ils recouvriront de sa peau.

Chose étonnante, qu'on aura sans doute remarquée déjà : entre les imperceptibles habitants d'une goutte de pluie, comme entre les gigantesques baleines de l'Océan, il y a guerre, il y a combat à mort. Mais sous la main de la Providence, ces guerres et ces combats entretiennent la vie et l'harmonie universelles.

Ainsi cette année, comme les précédentes, des milliers de harengs et de morues poursuivis, à ce qu'il me semble, par les baleines, et attirés par des insectes et de petits poissons, viendront se faire prendre le long des côtes du Labrador et sur les bancs de l'Île de Terre-Neuve, afin de servir de nourriture à des milliers d'hommes. Et l'année prochaine, dans la même saison, il en reviendra tout autant. Et malgré cette consommation prodigieuse, leur nombre ne diminuera point : Dieu leur a donné une fécondité plus prodigieuse encore. Une seule femelle de hareng produira au moins dix mille œufs : une seule orme jusqu'à dix millions. Oat-

ils approvisionné les divers peuples de la terre, et pourvu en particulier à la nourriture du pauvre, les harengs, et après eux les morues, s'en retournent sous les glaces du Nord, s'y multiplient sans péril, et reviennent l'année suivante par millions, marchant à la suite de quelque chef, en ordre de bataille, non pour combattre, mais pour se faire prendre plus commodément. Et ces poissons qui naissent, qui vivent dans les eaux salées de la mer, ne sont pas salés. Il faut qu'on les sale quand on veut en conserver la chair ou l'envoyer au loin, mais c'est la mer qui fournira le sel.

Ce qu'est l'Océan pour toute la terre, un immense vivier où Dieu tient en réserve d'inépuisables aliments pour tous les peuples les lacs, les fleuves, les rivières, les étangs le sont pour chaque royaume, chaque province, chaque canton. On y pêche tous les ans, on y pêche toute l'année, et toujours les poissons réalisent à nos yeux cette bénédiction que Dieu leur a donnée dans l'origine : " Croissez, multipliez-vous, et remplissez les eaux " Toujours les eaux se remplissent de poissons d'abord imperceptibles, mais qui croissent comme à vue d'œil et qui se multiplient bientôt à leur tour. Une seule carpe, échappée au filet des pêcheurs, suffit pour repeupler toute une rivière avec ses trois cents milliers d'œufs. Qui ne bénirait le Créateur à la vue de tant de merveilles ! Que d'explicables variétés dans le peu que nous connaissons de ses œuvres vivantes ! Ici les tortues, les écrivisses, les coquilles ; les huitres, qui ont les os en dehors et la chair en dedans ; là les poissons de toute espèce, qui ont les os en dedans et la chair en dehors, mais recouverte d'une peau qui n'est elle-même qu'un toit d'écailles, Ceux-là cheminent lentement avec leur maison de pierre ; ceux-ci s'élancent comme un trait, se bercent mollement, s'élèvent, descendent à leur volonté. Pour fendre plus facilement les ondes, Dieu leur donne un corps effilé, aplati sur les côtés et aiguë par la tête. Des rames naturelles ou des nageoires, placées sous la poitrine et sous le ventre, à la queue et sur le dos, les dirigent dans tous les sens. Ils ont un or-

gane plus curieux encore, c'est une vessie d'air qu'ils dilatent et compriment à leur gré. La comprimant, devenus plus pesants ils s'enfoncent ; la dilatant, devenus plus légers ils remontent. Quoique toujours dans l'eau, ils respirent cependant l'air comme nous, mais non autant que nous. Ils en trouvent assez dans l'eau qu'ils avalent par la bouche et chassent par les ouïes ; les bronchies, au passage, en extraient les particules aériennes, à peu près comme nos poumons décomposent l'air atmosphérique, et en emploient une partie à purifier le sang. Enfin chaque espèce de poisson a reçu une arme ou du moins quelque industrie pour se défendre au besoin : la baleine, sa queue meurtrière ; l'espadon, son épée à scie ; la licorne de mer, sa corne en spirale ; le hérisson, la perche, leurs piquants ; la pourpre, sa tarière, qui perce les coquilles les plus dures ; la sèche, une bouteille d'encre pour se dérober à la vue. Le dauphin lance aux yeux de son adversaire un violent jet d'eau pour l'étourdir ; la torpille engourdit la main qui veut la saisir ; tel autre, sur le point de devenir la proie de ses nombreux ennemis, s'envole dans l'air au moyen de larges membranes qui lui servent d'ailes, et avec lesquelles il s'y soutient tant qu'elles demeurent humides. Quant aux poissons qui ont le moins d'industrie pour se défendre, ils ont en récompense la plus grande fécondité pour se propager, tandis que ceux qui par leur grosseur, leur voracité, leurs armes, sont les plus redoutables, ne multiplient, en comparaison, que très peu. La baleine ne produit par an qu'un seul petit, tout au plus deux ; le hareng des milliers. C'est ainsi que Dieu, et dans la mer orageuse où s'agitent les poissons, et dans cette autre mer orageuse où s'agitent les hommes, fait également sortir l'ordre du désordre, la paix de la guerre, l'harmonie éternelle des révolutions temporaires.

Le poisson volant qui s'élanche dans les airs nous y fait apercevoir un nouveau monde, de nouveaux êtres, de nouvelles formes, une nouvelle décoration : le monde des oiseaux. Les écailles sont remplacées par des plumes ; un bec prend

la place des dents ; aux nageoires succèdent des ailes et des pieds ; des poumons et des ténues et d'une autre structure font disparaître les ouïes : le silence qui régnait jusqu'alors dans la nature est banni, et, dans plusieurs espèces, remplacé par les chants les plus mélodieux.

Il en est de ces nouveaux êtres, tels que le cygne, l'oie, le canard, qu'on voit à peine quitter l'humide élément d'où la voix du Créateur les a fait naître. Tranquilles au milieu des orages, ils luttent contre les vents, se jouent avec les vagues, sans redouter de naufrage. Navigateurs-nés, leur corps est bombé comme le carène d'un vaisseau ; le cou, qui s'élève sur une poitrine saillante, en est comme la proue ; leur queue courte et ramassée en pinceau semble être un gouvernail ; enfin le duvet fin, épais et verni d'huile, qui revêt tout leur corps, est une sorte de goudron naturel, qui les défend contre l'impression de l'eau. Au milieu de cet élément si agité, leur vie est paisible, ils s'y jouent, s'y débattent, y plongent, et repaissent avec des mouvements toujours agréables ; ils y rencontrent leur subsistance plus qu'ils ne la cherchent : aussi leurs mœurs sont-elles en général innocentes et leurs habitudes pacifiques. Ils attendent l'homme pour lui donner leur duvet et leurs plumes, et même pour accourir à sa voix.

Un peu plus loin sur le rivage, apparaissent d'autres oiseaux au corps élancé, au long cou ; leurs pieds, haut montés, sont privés de membranes : aussi ne nagent-ils point, mais ils marchent dans les marais et les eaux profondes. Leur bec s'allonge et s'effile pour fouiller dans le limon vaseux et y chercher la pâture qui leur convient, des poissons, des reptiles, des insectes. La cigogne est de ce nombre : la cigogne, que les anciens ont nommé la pieuse, à cause de sa piété filiale envers ses parents. Sont-ils vieux, elle les nourrit et les réchauffe avec la même tendresse que ses petits, les soulève dans leur défaillance, et leur aide à voler avec ses ailes pour goûter encore quelque plaisir d'un âge meilleur.

Ailleurs la poule domestique nous avertit qu'elle vient de payer

d'un œuf frais notre hospitalité. L'hirondelle, sauvage et familière tout ensemble, suspend avec confiance sa maison au-dessus de nos foyers. Au jardin, le pinson, le chardonneret, nous réjouissent de leur plumage et de leur chant. Allons-nous à la campagne, la linotte et la fauvette nous s'élèvent du milieu des buissons ; l'alouette champêtre s'élève joyeuse au-dessus de nos têtes, et semble nous inviter, par sa ravissante mélodie, à nous élever avec elle jusqu'aux cieux. Au voisin bocage, le rossignol solitaire fait retentir de sa voix les échos d'alentour : s'aperçoit-il que nous prêtons l'oreille, il paraît s'animer davantage ; il compose et exécute sur tous les tons, va du sérieux au badin, d'un chant simple au gazouillement le plus capricieux, des cadences et des roulements les plus légers à des soupirs tendres, languissants et lamentables qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaiété naturelle. Dans notre admiration, nous supposons à ce chantre de la nature une taille gracieuse, un plumage brillant, un regard superbe ; mais il est d'une chétive apparence, d'une couleur fort commune, et d'un regard timide. Jusque parmi les oiseaux, Dieu se plaît à départir ses dons les plus parfaits à ce qu'il a fait de plus humble.

L'aigle, roi des airs, a reçu en partage la grandeur, la force, le courage, la vue perçante, la rapidité du vol. Il pose son nid sur des rochers inaccessibles, regarde le soleil fixement, s'élève par dessus les nues, et de là fond sur la proie qu'il découvre dans la plaine. Ses petits, nourris de sang et de carnage, sont-ils en état de voler, il les chasse de son aire et de ses alentours, et les force d'aller ailleurs conquérir un empire. Par la hardiesse de son vol et la pénétration de son regard, il est l'emblème du génie qui s'élève jusque dans le sein de Dieu pour y contempler le Verbe, la lumière et la vie ; par la domination qu'il exerce dans tout son voisinage, par la facilité avec laquelle il emporte dans ses serres les oiseaux les plus pesants et même des quadrupèdes, il est l'emblème de ce peuple roi auquel il fut donné de conquérir tous les autres. Et la voix des

prophètes et la voix des peuples ont également reconnu à l'aigle ces nobles prérogatives.

Bien différent de l'aigle sont la colombe et la tourterelle. emblème toutes deux d'une âme chaste, simple douce, aimante, fidèle à Dieu ; la colombe, qui ne vit que pour son époux et ses enfants ; la tourterelle qui lorsqu'elle a perdu le sien, n'en souffre plus d'autre, mais passe le reste de ses jours dans le veuvage et la solitude ; la tourterelle et la colombe qui seront offertes à la place de celui qui s'offrira pour nous lorsque Dieu aura noyé le monde dans le déluge, la colombe nous annoncera la paix ; lorsque l'esprit de Dieu, qui vivifia les eaux dans l'origine, viendra les sanctifier dans le Jourdain, il descendra sous la forme d'une colombe, symbole d'innocence et d'amour.

Mais si l'esprit de grâces et de lumière a son emblème dans la colombe, les esprits de malice et de ténèbres ont aussi les leurs dans les oiseaux de nuit. Espèces de fantômes à la figure sombre, à la physiologie haineuse au bec crochu, aux serres tranchantes, au cri sinistre, ils habitent les lieux de ruine et de désolation, et se servent du temps du sommeil pour surprendre les petits oiseaux endormis, image parlante de ces esprits méchants et haineux qui habitent ces lieux d'éternelle horreur, les âmes en ruine, et dans les moments de ténèbres, surprennent celles qui ne sont pas sur leur gardes.

Combien d'autres leçons, et sur la divine Providence et sur nos propres devoirs, les différentes espèces d'oiseaux ne nous donneraient-elles point si nous savions y faire attention ! Non-seulement notre Père les nourrit, mais encore il les habille chacun d'une robe et d'une couleur différente. Et dans cette robe, quel moelleux, quelle finesse, quelle élégance ! et dans cette couleur, quelle variété, quelle richesse ! depuis l'énorme antruche, dont les plumes ornent la tête des rois et des reines, jusqu'au charmant colibri, vrai bijou de la nature, qui vit du suc des fleurs, se baignant sur une feuille dans la rosée du matin, et qui à sa mort sert de pendants d'oreilles aux femmes indiennes, et dont en effet le plumage transpa-

rent surpasse tout l'éclat des pierres précieuses.

C'est peu que le Père céleste fasse pour eux tant de merveilles, il leur en fait faire. Car quel autre que lui leur apprend, au retour de la belle saison, à construire d'avance un berceau pour leurs enfants à naître ? à le construire avec tant d'art et de symétrie, les uns à terre au milieu des prés et des moissons les autres dans le creux d'un arbre sur les branches, dans un buisson contre une muraille dans un trou de rocher, ceux-ci avec du mortier, ceux-là avec des branches d'arbres, d'autres avec des brins d'herbe, de la mousse du erin, de la laine, des plumes, tels que les petits oiseaux ? Qui leur dit qu'ils auront des œufs qu'il faudra rester dessus tel nombre de jours pour les animer d'une chaleur vitale ? Qui leur dit qu'au bout de ce temps il doit en éclore des petits ? Qui inspire à leur mère la tendresse pour les soigner, le courage pour les défendre avant et après leur naissance ? Qui donne alors à la craintive fauvette le courage d'attaquer l'homme même ? N'est-ce pas celui qui l'a faite, celui qui disait à son peuple : " Si en marchant dans un chemin vous trouvez sur un arbre ou à terre le nid d'un oiseau et la mère couvant ses petits ou ses œufs, vous ne retenez pas la mère avec les enfants vous laisserez aller la mère afin qu'il vous arrive bonheur, et que vous viviez longtemps.

Qui n'admirerait alors dans les oiseaux les prodiges et la tendresse maternelle, les soins qu'ils se donnent pour trouver et apprêter convenablement la nourriture et leurs petits, leur dévouement, leur industrie pour les sauver dans le péril. La poule d'un naturel si gourmand ne garde plus rien pour elle ; tout est pour ses poussins. Pendant qu'ils mangent, elle veille à leur sûreté. Sont-ils repus, elle les rassemble et les réchauffe de ses ailes. Belle image de tendresse sous laquelle le Sauveur se représente lui-même : " Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu rassembler les enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! (En St. Mathieu, XXIII, 37.)

Autre merveille. Il y a des oi-

eaux qui restent toujours avec nous ; d'autres, nous quittent à l'automne pour revenir au printemps. Les cailles s'en vont en Afrique et en Asie où elles nourriront un jour le peuple de Dieu ; les hirondelles, au Sénégal. Qui donc leur apprend qu'il est ailleurs des pays plus doux ? Quelle géographe leur enseigne la route ? Qui leur a commandé de se réunir en troupes et de partir tous au même signal ? Qui encore a donné aux grues cet admirable gouvernement qui mériterait de servir de modèle ?

« Chez elles, dit Ambroise de Milan, il y a une certaine police et milice naturelles ; chez nous elle est forcée et servile. Avec quelle exactitude volontaire et non commandé les grues montent la garde la nuit. Vous y voyez disposées des sentinelles et tandis que leurs compagnes reposent d'autres font la ronde et explorent si on ne tend pas quelques embûches : chacun s'emploie avec un soin infatigable à la sûreté commune. Son heure de veiller est-elle accomplie a-t-elle fait un devoir elle se dispose au sommeil après avoir donné un signal pour réveiller une autre qui dort, et à qui elle remet son poste. Cette autre l'occupe aussitôt, volontairement ; la douceur du sommeil qu'il lui faut interrompre ne la rend ni revêche ni paresseuse ; elle remplit dignement son devoir et le service qu'elle a reçu elle le rend avec une exactitude et une affection égales. Là nulle désertion, parce que le dévouement est naturel ; la garde y est sûre parce que la volonté est libre. Elles observent le même ordre en volant et allègent tout le travail par le moyen que chacune se charge de la conduite à son tour. Une d'elles est en avant pour fendre l'air, à la tête d'un bataillon qui suit en triangle a-t-elle fait son temps elle se retire à la queue et laisse à la suivante le charge de conduire la troupe. Le travail et l'honneur sont communs à tous ; la puissance n'est pas un privilège que s'arroge le petit nombre mais par une espèce de sort volontaire, elle passe successivement à tous. Quoi de plus beau ? C'est là le type d'une république primitive et le modèle d'une cité libre. Tel fut le gouvernement que les hommes reçurent

de la nature à l'exemple des oiseaux et qu'ils pratiquèrent dans l'origine le travail était commun. commune était la dignité ; chacun apprenait à partager à son tour les soins, l'obéissance et le commandement. C'était l'état parfait des choses. »

Mais pendant que nous admirons l'industrie et le gouvernement des oiseaux voyageurs, j'entends une autre espèce de volatiles, une nuée d'insectes, un essaim d'abeilles bourdonner autour de moi, comme pour réclamer la prééminence du gouvernement et de l'industrie. En effet, il serait difficile de ne pas la leur accorder. Leur gouvernement est une monarchie tempérée, distinguée en trois ordres : une reine unique mère de tout son peuple des ouvrières au nombre de douze à quarante mille, et quelques mâles. L'essaim est-il entré dans une ruche ou dans un creux d'arbre, aussitôt les ouvrières en nettoient l'intérieur et l'enduisent d'une espèce de gomme ; puis transformant en cire le miel qu'elles ont cueilli sur les fleurs, et le transpirant par petites lames entre les anneaux de leur ventre, elles en bâtissent des cellules à six pans. C'est là que les œufs pondus par la reine régente se transforment successivement en vers en nymphes, en abeilles. Les ouvrières, devenues aussitôt nourrices couvent des œufs avec grand soin, nourrissent les vers avec du miel et de la poussière de fleurs que d'autres leur apportent des champs dans des espèces de cuillers qu'elles ont à leurs pattes postérieures.

S'il se trouve néanmoins dans la même ruche deux reines à la fois, il y a révolution dans l'Etat. Pour y mettre fin, les deux rivales se cherchent et se combattent devant la nation assemblée, jusqu'à ce que l'une des deux succombe. Il se pourrait que dans ce duel elles se donnassent en même temps la mort l'une à l'autre. La Providence y a pourvu. Se sont elles saisies de manière à se percer réciproquement, tout à coup elles se quittent et s'enfuient chacune de son côté ; mais bientôt elles reviennent au combat, le peuple même les y ramène de force, jusqu'à ce que l'une des deux ait triomphé de l'autre.

Voilà des merveilles bien étonnantes qu'on les a plus longtemps ignorées ; d'autant plus étonnantes, qu'elles ont été découvertes de nos jours par un observateur aveugle François Huber. Combien d'autres merveilles que nous continuons d'ignorer !

Dieu apparaît d'autant plus grand dit Cyrille de Jérusalem, qu'on connaît mieux les créatures, aussi le plus sage des rois, Salomon, reçut il cette connaissance d'en haut avec la sagesse. Lors donc que, dans la jeunesse surtout la même sagesse la même Providence, nous offre les moyens de recevoir les mêmes instructions, gardons-nous d'une coupable indifférence ou paresse.

Imitons le fils de David ; comme lui, préférons les leçons de cette sagesse divine aux royaumes et aux trônes ; amassons dans la saison favorable ces trésors de science qui non-seulement embelliront notre vie sur la terre, mais peuvent encore rehausser notre gloire dans le ciel. Les insectes mêmes nous donnent l'exemple. « Va vers la fourmi, dit Salomon au paresseux ; considère ses voies, et deviens sage. Elle n'a ni chef, ni modérateur, ni maître ; cependant elle prépare dans l'été son pain, et assemble dans la maison sa nourriture. »

En effet, les fourmis n'ont ni roi, ni reine, ni commandant ; toutefois elles se réunissent en société, bâtissent des espèces de villes, travaillent en commun le jour, et font leur repas commun la nuit. Elles constituent de véritables républiques, où tout est mis en commun, propriétés, familles, nourriture et bestiaux.

Qu'est-ce donc que Dieu pour prodiguer ainsi les merveilles de toutes parts ! Il n'y a pas jusqu'aux insectes les plus repoussants, aux chenilles, qui ne nous en offrent de plus étonnantes. Elles multiplient prodigieusement tous les ans, parce que tous les ans elles doivent servir de pâture à une multitude prodigieuse d'oiseaux. Elles multiplient quelquefois à l'excès, pour nous châtier et nous humilier de notre peu de reconnaissance envers leur Créateur et le nôtre. Leur aspect seul nous répugne. Cependant c'est à une chenille, et à une che-

nille des moins agréables par sa forme et sa couleur, que nous devons la soie, et par suite les étoffes les plus précieuses, les plus riches ornements pour les palais des rois et pour les temples de Dieu. Qui nous a dit que celles de nos jardins ne puissent donner lieu à quelque chose de pareil? Comme la chenille qui file la soie, ce sont des vers éclos d'un œuf pondu par un papillon. Après avoir rampé quelque temps et brouté l'herbe, elles se disposent au trépas. Pour cela les unes se filent des coques, d'autres se cachent sous terre dans de petites cellules bien maçonnées; les unes se suspendent par leur extrémité postérieure, d'autres se lient par une ceinture qui leur embrasse le corps. Dans cette espèce de sépulcre, elles se défont de leur peau, de leurs jambes, de l'enveloppe extérieure de leur tête, de leur crâne, de leurs mâchoires, de leur outil à filer, de leur estomac et d'une partie de leurs poumons. C'est un vrai trépas ou passage d'une existence à une autre. Dans ce nouvel état on les nomme fèves, parce qu'elles en ont la forme; chrysalides ou aurélias, parce que leur enveloppe a la couleur de l'or; nymphes enfin ou jeunes mariées, parce que dans cette enveloppe elles prennent de plus beaux atours et la dernière forme sous laquelle elles doivent paraître. Bientôt vous verrez la rampante, l'aveugle, la maussade chenille sortir de son tombeau transformée en léger papillon paré des plus vives couleurs, ayant des yeux et des ailes, apercevant au loin les fleurs de la prairie, volant de l'une à l'autre pour en sucer le miel et la rosée, et ne vivant, pour ainsi dire, que de plaisir et de bonheur.

Admirable irage de ce que sera le trépas du juste. Après avoir vécu sur la terre sujet à l'erreur et aux passions, il se recueille et se prépare à son dernier passage. Son corps descend dans la tombe; il y descend comme une masse inerte, grossière, prête à se corrompre. Mais un jour il en sortira immortel, incorruptible, glorieux, agile, spirituel même. Le nouvel homme s'élèvera par-dessus les mondes, il prendra son essor jusque dans les cieux, et y jouira d'éternelles délices.

PETERS' MUSICAL MONTHLY.—Nous accusons réception du *Peters' Musical Monthly* pour le mois d'avril. Volume contient dix morceaux choisis, tant en musique vocale qu'instrumentale. Nous inviterons les amateurs de musique de souscrire à cet ouvrage qui revient à beaucoup meilleur marché que tout autre. En effet, on envoyant trente cents à l'adresse suivante vous pouvez vous procurer cette livraison du mois d'avril. Adressez J. L. Peters, 599 Broadway, New-York, États-Unis.

Nos MANUFACTURES.—L'établissement industriel de M. Béique, de Danville, est maintenant en pleine opération. Il consiste d'un moulin à scie, 4 scies rondes, une machine à blanchir le bois, une machine à trancher, une machine à tourner, et une presse, une machine à aiguilleter et une à couper.

M. Béique manufacture actuellement 10 caisses d'allumette par jour, c'est-à-dire 100 grosses de petites boîtes, chaque caisse contient 10 grosses, ou 40 boîtes en bois, la boîte étant de 36 petites en bois, la boîte en panier, contenant chacune 75 à 80 allumettes. Ainsi donc, une grande caisse renferme 1,440 boîtes en papier ou à peu près 108,000 allumettes; conséquemment M. Béique, en manufacturant 10 caisses chaque jour, livre au commerce environ 1,080,000 allumettes.

La manufacture sans augmentation, mais restant ce qu'elle est dès son début, pourra chaque année dépenser 10,000 piastres; du moins ce sont les calculs pour l'année, car M. Béique, s'il est heureux dans ses entreprises, doublera ses travaux avant longtemps. Il se propose de faire des manches de haches et de balais; il ajoutera à son établissement de nouvelles branches d'industrie au fur et à mesure que les circonstances le permettront.

ÉNUMÉRATEUR POUR LE COMTE DE ROUVILLE.
 Paroisse de Richelieu, Caliste S. Gigon.
 Paroisse de St. Mathias, Caliste S. Gigon.
 Paroisse de St. Hilaire, Ananie Authier.
 Paroisse de St. Jean-Baptiste, Isaie Gingras.
 Paroisse de St. Marie, division no. 1, D Ste Marie.
 Paroisse de St. Marie, no. 2, Joseph Gatién.
 Marieville, Amédée Lamothe.
 Paroisse de St. Angèle, David Ashby.
 Paroisse de St. Césaire, division no. 1, Cléopé.
 Paroisse de St. Césaire, no. 2, Uldéric Messier.
 Village de St. Césaire, Césaire Pépin.
 Abbotsford, Joseph C. Pion.
 Paroisse de L'Ange-Gardien, François Meunier.
 Canrobert, François Meunier.

Un médecin français a examiné l'effet de la pipe sur 48 enfants, de neuf à quinze ans, adonnés à cette habitude, 27 présentaient des symptômes distincts d'empoisonnement par la nicotine. En 22, il remarqua des troubles sérieux dans la circulation du sang, des indigestions, des engourdissements dans l'intelligence et un appétit marqué pour les boissons fortes. Trois avaient des attaques de cœur: huit une détérioration prononcée du sang; douze de fréquentes attaques d'opistaxis; dix étaient sujets à l'insomnie et quatre avaient les membranes muqueuses de la bouche atteintes d'ulcères.

TERRITOIRE DU NORD-OUEST.

A partir du 15^{me} jour de juin prochain, le transport des émigrants sera fait aux taux suivants:

DE TORONTO AU FORT WILLIAM.

Les adultes, \$5; enfants au-dessus de 12 ans, à moitié prix—150 lbs. d'effets à leur usage personnel franc de port. Bagage extra, 35 centins par 100 lbs.

DE TORONTO AU FORT GARRY.

Les Emigrants, \$25—enfants au-dessus de 12 ans, moitié prix—150 lbs. d'effets à leur usage personnel, franc de port. Bagage extra \$1.50 par 100 lbs. (On ne transportera aucuns chevaux, bêtes à cornes, ni voitures, non plus que des instruments d'agriculture trop pesants.)

MODE DE TRANSPORT.

Les 96 milles de Toronto à Collingwood, par le chemin de fer.

Les 532 milles, Collingwood au Fort William par le Steamer.

Les 45 milles, du Fort William au Lac Shebandowan, par les wagons.

Les 310 milles de navigation interrompue, du Lac Shebandowan à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois, par les bateaux découverts.

Les 95 milles, de l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois au Fort Garry, par les charrettes ou wagons.

Le Département fournira des cabanes et des tentes pour l'usage des Emigrants aux divers portages entre le Fort William et le Fort Garry. Les passagers devront se munir de provisions, cependant, ils pourront s'en procurer au prix coûtant, au Lac Shebandowan, au Fort Frances, et à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois.

F. BRAUN,
Secrétaire.

Département des Travaux Publics,
Ottawa, 1er avril 1871.



Le Mari.—Marie, tiens ma chère: j'arrive justement de la ville, et j'ai apporté avec moi toute notre commande, thé, café, calicot, et enfin une charge de.....
La Femme.—(Pinterrompant), et tu as oublié le Pain-Killer.

Le Mari.—Ah, non! je ne pouvais oublier cela car tous les magasins en sont remplis et de plus les clôtures, les roches et les maisons sont remplis d'affiches qui nous y font penser, elles ont "Pain-Killer," écrites en grosses lettres. Le marchand dit que le Pain-Killer devrait être dans toutes les maisons et dans un endroit où on puisse le trouver même à la noirceur.

La Femme.—Il faut que cela soit bon, car la femme Parson ne l'élèverait pas jusqu'aux nues comme elle le fait.

Le Pain-Killer est un remède pour les douleurs internes et externes. Les maux intérieurs, Crampes, Spasmes, Froids subits et dérangement d'intestins, quelques Gouttes dans de l'eau donneront un soulagement immédiat. Comme liniment il est sans égal, il arrête la douleur instantanément. Soyez certain de nous procurer la bonne faine par Perry Davis & Son et vendue par tous les pharmaciens et les groceriers.

15 février 1871.

Aucun organe de la pensée ou de l'action ne peut être employé sans l'assistance du sang; et aucun organe ne peut être employé avec sûreté et sans crainte sans une bonne quantité de bon sang. Avec du sang vigoureux, les organes exercés se développent, qu'ils soient musculaires ou sensitifs. Par l'usage du Syrop d'Hypophosphites composé de Fellows, le sang est promptement vitalisé et purifié et rendu capable de produire une intelligence claire et un corps plein de santé.

EMPLOYONS LA MEILLEURE.

Pour guérir
le Rhumatisme,
Névralgie,
Cholique, Crampes,
Maux de Gorge,
Élévres et Douleurs,
Maux de Dents,
Euraque, Maux de Tête
Douleurs dans le Côté et
le Dos, Rhumes, Bronchites,
Asthme, Dyspepsie, Dissenterie,
Diarthée, Inflammation, Érysipelle,
Ergulures, Echaudures,
Maladie des Nerfs,
etc., etc., etc.,
etc., etc.,

Il n'a encore jamais été offert au public de préparation égal au "STANTON PAIN RELIEF" qui est composé exclusivement de substances végétales et contient aucuns minéraux ou autres poisons, il peut être pris en tous temps avec la plus grande sécurité et avec la certitude de réussir. Les certificats les plus précieux sont obtenus de ceux qui s'en servent.

Lisez le certificat suivant d'un médecin patricien expérimenté et très recommandé. C'est un certificat entre-mille que nous recevons tous les jours non seulement des médecins mais aussi de personnes qui sont très reconnaissantes pour le soulagement que leur a procuré l'usage du PAIN RELIEF.

Montréal, 8 février 1871.

R. W. Stanton Ec.

Monsieur,

J'ai toujours considéré que c'était contraire à l'étiquette médicale pour un homme de profession ayant ses diplômes de recommander en aucune manière l'usage des "Médicines Patentées" et je pourrais ajouter que je crois encore à cette opinion, quand je vois des médecines patentées composées d'une variété d'ingrédients, dont les proportions et la qualité sont connues aux fabricants seulement. Toutefois, à part ces faits, je crois que l'usage de prendre des remèdes a pour effet de sauver la vie et de soulager les peines et les souffrances de l'humanité. Je crois aussi que quand un médecin instruit découvre avec certitude qu'une médecine spéciale ou une combinaison de médecine possède la propriété de donner un soulagement presque instantané au pauvre affligé, ce médecin est dans l'obligation de recommander ce remède ou cette combinaison de remèdes. Peu importe de qui et d'où vient le soulagement aux affligés et aux agonisants, si la douleur est chassée et la nature ramenée à son état de bien-être

et d'exemption de douleur, le grand but de la médecine est atteint.

Maintenant, monsieur, sans demander ni sollicitation de votre part, permettez-moi de dire que votre nouveau remède que vous appelez STANTON PAIN RELIEF, est un remède très précieux et supérieur, composé de presque tous les médicaments et soulageurs de douleurs que la profession médicale connaisse. J'ai été le témoin il y a quelques semaines d'un soulagement de douleurs si extraordinaire par l'usage de votre remède que je suis porté à croire que des milliers de souffrants vont s'adresser à vous pour votre médecine comme étant le meilleur *Solocum* que la science ou l'art ait jamais offert à l'humanité souffrante. Je connais la composition de votre remède, et j'ai très soigneusement expérimenté ses mérites, et je suis convaincu que tous les praticiens honorables qui l'emploieront dans des cas de douleurs très sévères, seront d'accord avec moi pour dire que c'est un remède aussi extraordinaire qu'excellent.

Votre etc.,

W. J. MONAGHAN, M. D.

Le certificat ci-dessus est un entre les excellents certificats que je reçois journellement de toutes les parties du pays où j'ai introduit cette préparation vraiment supérieure, et comme je suis canadien et résidant avec tous mes intérêts ici, on peut être convaincu que j'emploierai toujours le meilleur matériel qu'il soit possible d'obtenir sur nos marchés, afin de maintenir ma préparation dans l'état le plus par et le plus excellent. Les commerçants de la République voisine qui n'ont aucun intérêt dans le Canada excepté pour ce qu'ils peuvent emporter dans leurs endroits consistant en des milliers de piastres annuellement, et ne nous donnent en retour des restes plus que douteux de préparation qui ont vieilli sur leurs tablettes, mais qui sont jugées assez bonnes pour être jetées sur le marché canadien pour quelques années qu'ils réussissent à vendre en répandant des annonces spécieuses et des certificats fabriqués.

Les personnes souffrantes sont guéries journellement sans aucune charge, dans mon bureau, donnant ainsi une preuve palpable de l'efficacité de mes médecines.

Je prépare aussi de la Salaparille et des Pilules qui ne le cèdent en rien dans leur mérite particuliers à mon PAIN RELIEF.

A vendre par le Dr. E. St. Jacques, à St. Hyacinthe, et N. H. Dubord, Jr., à Acton Vale, en gros aux prix du manufacturier, et en détail par les druggistes et les marchands.

H. W. STANTON,
Manufacturier.

31, Place Jacques-Cartier,
Montréal.

1 avril, 1871.

HYPOPHOSPHITE DE FELLOWS'

Parmi les maux guéris par l'usage du
SYROP COMPOSÉ DE HYPOPHOSPHITES DE FELLOWS'
sont

Constipation, Asthme, Consommation
Laryngitis, Débilité Nerveuse,
Dyspepsie, Bronchites, Chroniques,
Diarrhées, Chroniques
Melancolie.

Débilité résultant du typhus et autres fièvres lentes, Diphthérie, Prostration, Hystérie, Hypochondria, Amenorrhée, Chlorosis, Anémie, Leucorrhée, Excitation Nerveuse, Marasmus ou affaiblissement des muscles, Aphonie, ou perte de la voix, Chorea ou St. Vitus's Dance, Faiblesse des poumons, Action du cœur interrompue ou affaiblie, sensations étouffantes, causées par des obstructions muqueuses des poumons ou des conduits de l'air, et la débilité provenant de causes qui souvent sont jugées sans espoir.

A VENDRE PAR LES PHARMACIENS.

Prix, \$1.50; Six pour \$7.50.

JAMES I. FELLOWS, Chimiste.

St. John, N.B.

1er avril, 1871.



Département de l'Agriculture
et des Travaux Publics.

IMMIGRATION.

Le Gouvernement de Québec ayant nommé deux agents d'Immigration dont l'un M. Barnard chargé de visiter la Belgique, la France et la Belgique, la France et la Suisse, et l'autre M. Jones est chargé de visiter les Îles Britanniques les personnes qui désireraient se procurer par l'entremise de ces messieurs, des directeurs de ferme, de bons labourreurs, des jardiniers expérimentés, des ouvriers de différents métiers, des domestiques, *grooms*, etc., pourront s'adresser à ce Département, ayant soin de spécifier exactement ce qu'il leur conviendrait de mentionner, le salaire qu'elles seraient disposées à payer.

Les demandes de cette nature seront de suite transmises aux Agents qui se feront un devoir d'y donner toute leur attention.

Par ordre,

S. LESAGE,
Assistant-Commissaire de l'Agriculture
et des Travaux Publics.
Québec, 10 mars 1871. 41 3.